

## De la vocation pédagogique de la philosophie

[paru dans *Médiane*, volume 1, n° 1 (2006), p. 11]

Jean Grondin  
Université de Montréal

C'est une évidence depuis que la philosophie existe, donc depuis au moins Platon : la philosophie n'existe qu'en s'enseignant. La plupart des autres disciplines transmettent un savoir qui sert à quelque chose, qui peut être appliqué, pratiqué, rentabilisé. Bref, on fait autre chose après avoir reçu une formation dans tel ou tel domaine, et il est tout à faire dans l'ordre des choses qu'il en soit ainsi. Mais les choses ne se passent pas comme cela en philosophie. On ne cesse jamais d'y étudier et d'apprendre. Beau verbe français, d'ailleurs, que celui d'apprendre : c'est que le terme sert à la fois à nommer le fait d'enseigner et celui de recevoir un enseignement, que la plupart des autres langues distinguent (*to teach, to learn*). En français, on y reconnaît, génialement, un seul et même phénomène : il n'y a pas de différence essentielle entre le fait d'apprendre quelque chose à quelqu'un et celui d'apprendre soi-même quelque chose. Cela s'applique certainement à la philosophie : on n'y apprend qu'en enseignant et qu'en s'enseignant soi-même. C'est que la philosophie reste chevillée aux questions essentielles du dialogue intérieur que nous sommes : que suis-je? que dois-je faire? que m'est-il permis d'espérer? Tout y est réflexif et nous interpelle : on y apprend moins des contenus que des formes de vie et de pensée qui peuvent devenir les nôtres. Seul notre dialogue intérieur peut en décider, car cela ne peut nous être imposé.

Il faut y insister, car on reproche souvent aux philosophes de se confiner à l'enseignement, comme s'il pouvait être une fin en soi. Le seul « débouché », dit-on souvent, de la philosophie serait de devenir professeur (ou « chercheur », comme s'il y avait une différence). Faut-il n'y voir qu'un malheur? C'est que dans cette discipline qu'est la philosophie on apprend, on s'apprend, ce que cela signifie que d'apprendre, que d'avoir à se former pour tenter de penser l'essence et le sens des choses qui échappe à l'observation immédiate puisqu'il ne s'offre qu'à la pensée qui réfléchit, c'est-à-dire qui s'engage elle-même dans la réponse.

Et que recherche-t-on en philosophie? La réponse n'a rien de mystérieux, car le terme le dit déjà : la sagesse. Il pourrait paraître présomptueux de le dire, mais le terme de philosophie vient aussitôt raturer cette prétention, en rappelant que nous sommes tout sauf des sages! Nous ne sommes, et n'usons même du terme qu'avec la plus grande circonspection, que des *philo-sophoi*, des pauvres types qui aspirent à une sagesse qu'ils ne possèdent pas. La philosophie sourd de cette tension : elle est désespérément amoureuse (*philein*) d'une sagesse qu'elle sait ne pas être sienne.

Mais cette aspiration, elle, s'enseigne. C'est pourquoi Kant disait que l'on ne peut pas apprendre (ou enseigner) de « philosophie », encore moins la sagesse, mais que l'on peut tout au plus apprendre (enseigner) à philosopher. La philosophie n'existe qu'en s'enseignant, que pour être apprise, et d'abord à soi-même.

On apprend alors à réfléchir. Et cela veut dire – Platon et Descartes l'ont sans doute mieux compris que d'autres - que l'on se détache un peu de l'évidence immédiate, souvent trompeuse, des choses telles qu'elles apparaissent ou prétendent être (c'est la limite de la phénoménologie, mais que l'herméneutique permet de lever). On se défait alors, dans la mesure de ce possible qu'est la réflexion, d'un horizon donné pour s'élever à l'universalité de la pensée. Cet éveil à l'universel habite jusqu'à l'idée même d'éducation, *e-ducare*, qui promet de nous conduire hors de quelque chose. On pourrait dire, en suivant encore le grand Kant, qu'il s'agit de sortir de son « état de minorité ». Mais en quoi consiste cet état de minorité et à quoi s'agit-il alors de s'éduquer? Tout le défi de la pédagogie, et de la philosophie, est là, bien sûr. Mais il reste toujours défendable de dire que l'idéal à atteindre, même s'il reste paradoxalement inatteignable, il s'agit après tout d'un idéal, est celui d'une certaine sagesse, que l'on ne maîtrisera sans doute jamais, mais que l'on peut au moins aimer, d'un amour impossible, mais qui rend tout possible. Ce dont il s'agit de sortir, c'est, on ne peut guère le soupçonner autrement, le contraire de la sagesse : la bêtise, l'ignorance, la non-réflexion, la non-liberté, l'injustice, etc. (la liste est interminable), bref, tout ce contre quoi l'intelligence humaine, depuis qu'elle s'est éveillée à la pensée philosophique, est appelée à lutter. Pour s'en sortir le plus possible, la philosophie et la nature humaine vivent de cet espoir, des conquêtes de l'idéal sur le non-sens, il n'y a que l'éducation, l'*e-ducare*, ce que l'on pourrait appeler la formation à l'universel, à l'élément de la pensée. Pour le dire simplement (les vérités essentielles sont simples, les philosophes l'oublient trop) : la tâche de la philosophie est d'apprendre à penser. Cela est à la fois simple et difficile. C'est que nous nous devons nous-mêmes toujours l'apprendre à nouveau, à nous-mêmes comme aux autres. L'enseigner est à la fois une douleur et un plaisir. Une douleur, parce que nous sommes cruellement conscients qu'il s'agit d'une tâche infinie, impossible, mais aussi un plaisir et sans doute parce que cela nous donne un sens de l'infini. Le dieu d'Aristote ressentait un plaisir infini à penser. Cela ne nous arrive, à nous les hommes, qu'en de très rares instants, ajoutait Aristote. Mais c'est dans ces instants de grâce que la philosophie s'enseigne et nous surprend toujours. Une éducation à la philosophie sera toujours en même temps une philosophie de l'éducation.